

« Comment Dieu se manifeste-t-il à l'homme ? »

Cours n° 9 : 13 décembre 2021 / 20h-22h (visio)

Lire et Interpréter les Écritures

1. Synthèse du cours du 6 décembre

« Recevoir les Écritures » a conduit à réfléchir aux points suivants : le lieu liturgique comme lieu premier de réception des Écritures (cf. SC 24 (1963)) lorsque les Écritures sont proclamées et commentées ; la création des Écritures chrétiennes comme à la fois réception des Écritures juives lues en grec (appelées ensuite Ancien Testament) et constitution des nouvelles Écritures (récits et lettres reçus et échangés, ensuite appelées Nouveau Testament) proclamant centralement Jésus-Christ comme accomplissement des Écritures (cf. DV 16 (1965) et annexe 3) ; la reprise du rapport entre Tradition et Écriture dépassant les controverses du temps des Réformes (cf. *Rapport de Malte* (1972)) et conduisant à penser un cercle herméneutique entre Tradition (produisant par transmission) et Écriture (comme produit de la Tradition et norme de la vie actuelle des Églises).

Deux éléments extérieurs aux Écritures elles-mêmes les qualifient : l'inspiration et la canonicité. Se détachant de l'idée classique de l'inspiration comme possession divine, la manière contemporaine de penser l'inspiration conduit à associer auteurs, texte(s), livre et lecteurs dans une même dynamique (« un même esprit », pour reprendre saint Jérôme (vers 347-420)). De même, la réflexion sur le Canon des Écritures (cf. annexe 1) conduit à penser l'autorité (*sensus fidei*) des lecteurs, c'est-à-dire des communautés chrétiennes, désignant leurs Écritures saintes à partir de leurs pratiques de lecture comprises comme réception.

La présente séance est consacrée à la réception des Écritures telle qu'elle se réalise dans l'acte de lecture, tel que pratiqué dans l'Église, ce qui conduit à s'intéresser à l'histoire des modes de lecture, aux méthodes de lecture (exégèse) et à l'acte de lecture en lui-même.

A. Quelques étapes de l'histoire des modes de lecture des Écritures

1. Durant le premier millénaire

Après la mise par écrit de écrits qui formeront le Nouveau Testament et le choix de garder dans les saintes Écritures ce qui deviendra l'Ancien Testament, les premiers siècles du christianisme sont le temps d'une quadruple opération : progressive fixation du Canon en même temps que progressive fixation du Symbole, des sacrements -baptême et eucharistie- et de l'organisation, via l'épiscopat. C'est une période qui voit le développement et l'extension du christianisme dans le bassin méditerranéen, voire au-delà ; on parle aujourd'hui de la période de « l'antiquité tardive »¹. Ces siècles sont ceux des grands conciles christologiques et trinitaires : Nicée en 325, Constantinople I en 381, Ephèse en 431, Chalcédoine en 451, Constantinople II en 553, Constantinople III en 680-681. En opposition à l'implantation urbaine du christianisme, se développe dans la même période le monachisme avec Pacôme (292-348) et Antoine (251-356) en Orient et Benoît de Nursie (480-547) en Occident.

Après la chute de l'empire romain, les monastères deviennent des lieux de protection de la culture antique et de développement du christianisme. Le rapport à l'Écriture se vit de diverses manières : par la liturgie, par la *lectio divina*, par la copie dans le *scriptorium*.

¹ Voir par ex. Henri-Irénée MARROU, *Décadence romaine ou antiquité tardive ? IIIe-VIe siècle*, Paris, Seuil, 1977.

Avant le XI^e siècle, « l'élaboration de la figure culturelle que produit la révélation chrétienne se déroule [...] dans le cadre des écoles monastiques, conventuelles ou cathédrales, c'est-à-dire dans des lieux ecclésiastiques et ecclésiaux, incluant institutionnellement, mais aussi spirituellement, un des centres de l'Église médiévale : l'évêché, le monastère ou le couvent des chanoines réguliers. L'objet de l'enseignement est [...] la *sacra pagina*, donc la Bible ; la méthode est celle du *commentaire* ; le but est *l'édification* intérieure. La compréhension de l'Écriture sainte est fondée essentiellement sur la foi [...] », Giuseppe ALBERIGO, « De l'école-cathédrale à l'université », dans *La responsabilité des théologiens. Mélanges offerts à Joseph Doré*, Paris, Desclée, 2002, p. 19-35, ici p. 20.

La méthode de lecture la plus couramment employée, depuis Origène (185-253 ; aussi appelé le « père de l'exégèse biblique ») est celle qui permet de déployer les divers sens de l'Écriture : littéral et spirituel, littéral, moral et spirituel, ce qu'on appellera finalement les « quatre sens de l'Écriture ».

Le sens spirituel « ne procède d'aucune curiosité rétrospective. S'il est encore à sa manière [...] une interprétation du passé juif, il l'est uniquement du point de vue du présent chrétien. C'est l'Ancien Testament compris dans l'esprit du Nouveau. Loin d'avoir à s'en garder, il suppose donc une vue finaliste qui est elle-même une vue de foi. Il ne se dégage qu'à la lumière du Christ et sous l'action de son Esprit. Celui qui reprend de la sorte l'histoire d'Israël la comprend comme histoire du salut. Il ne l'étudie plus en historien, comme un spectacle qu'il ferait se dérouler devant lui, mais il la pense en croyant - et non pas en croyant juif, mais en croyant chrétien - pour en vivre. Elle est sa propre histoire. [...] Elle est un mystère qui est encore, identiquement, son mystère à lui. Il n'interroge donc pas la Bible comme un document, ou comme une série de documents sur le passé, mais il scrute les Écritures, pour y découvrir la pensée et le dessein de Dieu sur lui », Henri de LUBAC, « 'Sens spirituel' », *RSR* 36, 1949, p. 542-576, ici p. 562².

Mais on peut aussi repérer les faiblesses de cette manière de faire :

« ... Le patrimoine du platonisme et les exigences de la grammaire jouent [...] un rôle considérable qui conditionne de près, avec les exigences de type rationnel, l'enseignement de la *sacra pagina*. Parmi les orientations dominantes de ce commentaire, on a relevé la prédominance de l'utilisation de l'Ancien Testament par rapport au Nouveau [...]; la surdétermination de l'interprétation symbolique et allégorique de la Bible, avec les effets 'deshistoricisants' de son message [...]; les tentatives -souvent volontaristes- de concordisme entre christianisme et néoplatonisme [...] » (Giuseppe ALBERIGO, *op. cit.*, p. 21).

2. Le passage à la modernité

Je retiens trois moments, sachant que, bien sûr, d'autres étapes pourraient être analysées.

21. XII^e et XIII^e siècles

De nombreux paramètres doivent être évoqués pour désigner ce passage à la modernité : dès le XII^e siècle, les changements sociaux (société post-féodale, urbanisation et transports, commerce et marchands, etc.) ; le passage de l'école-cathédrale ou du monastère à *l'université* (la Sorbonne vers 1150 à Paris ; et aussi Bologne, Oxford) ; le changement de méthodes (du commentaire spirituel de la *sacra pagina* à *la dialectique scolastique* de la *disputatio* et des *quaestiones*) ; l'importance donnée à la « vie apostolique » à côté de la vie contemplative monastique, illustrée par la création des ordres mendiants : Franciscains (Assise, 1209) et Dominicains (Toulouse, 1216) ; la redécouverte des œuvres d'Aristote³. Le résultat de toutes ces évolutions se condense en quelque sorte dans la première

² Voir aussi ID., « Sur un vieux distique : la doctrine du 'quadruple sens' de l'Écriture », dans *Mélanges F. Cavallera*, Toulouse, 1948, p. 348-366.

³ G. ALBERIGO, *op. cit.*, p. 27 : avec « le déclin du symbolisme platonicien, l'influence aristotélicienne parvient à dicter à la recherche théologique de nouvelles règles de méthode inspirées par une rationalité radicale ».

question de la *Somme théologique* (cf. annexe 2) de saint Thomas d'Aquin qui, vers 1267, définit le statut scientifique de la théologie :

Somme théologique, Ia, q.1, a.2, respondeo (réponse) :

A coup sûr, **la doctrine sacrée est une science**. Mais, parmi les sciences, il en est de deux espèces. Certaines s'appuient sur des principes connus par la lumière naturelle de l'intelligence : telles l'arithmétique, la géométrie, etc. D'autres procèdent de principes qui sont connus à la lumière d'une science supérieure : comme la perspective à partir de principes reconnus en géométrie, et la musique à partir de principes connus par l'arithmétique. Et c'est de cette façon que la doctrine sacrée est une science. **Elle procède en effet de principes connus à la lumière d'une science de Dieu et des bienheureux**. Et comme la musique fait confiance aux principes qui lui sont livrés par l'arithmétique, ainsi **la doctrine sacrée accorde foi aux principes révélés par Dieu**.

On voit donc ici un écart (qui n'est pourtant pas une rupture) entre *sacra pagina* et *sacra doctrina*, en même temps qu'une relativisation des « faits singuliers » (cf. solution 2), donc en fait de l'aspect narratif et historique du récit biblique.

22. XVe et XVIe siècle

1450 : Gutenberg à Mayence : invention de l'imprimerie

1454 : premier livre imprimé : la Bible en latin avec 42 lignes par page, dite Bible de Gutenberg.

2^{ème} moitié du XV^e siècle et XVI^e siècle : établissement critique des textes à partir des nombreux manuscrits, traduction en langues vernaculaires⁴, apprentissage des langues bibliques (hébreu, grec, etc.).

« Passé le premier enthousiasme provoquée par la providentielle invention de l'imprimerie, passée aussi la nécessité d'établir ou de rétablir au mieux le texte dans sa matérialité par-delà la multiplicité des copies manuscrites et les erreurs inévitables qu'elles pouvaient charrier, c'est le texte dans son intelligibilité même qui manifestait des 'difficultés' et pas seulement dans sa matérialité. [...] Les difficultés du texte biblique furent l'enjeu d'un important débat entre Luther (1483-1546) et Érasme (1466-1536) dans les années 1524 et 1525. Pour Luther, l'Écriture ne pouvait recéler aucune obscurité, laquelle ne se trouvait que dans l'âme pécheresse du lecteur, tandis qu'Érasme, s'en tenant à la lecture [...] du texte largement due à ses travaux érudits de critique textuel et de traducteur, ne pouvait que constater de telles difficultés. Dialogue de sourds sans doute, mais dont ni l'un ni l'autre n'étaient vraiment dupes. Tous deux partaient de points de vue différents, l'un, Luther, d'enjeux doctrinaux qui impliquaient la *Divina Claritas* de la *Scriptura Sola*, tandis que l'autre, Érasme, s'en tenait à la lettre, au narratif, à l'*Historia* », Pierre GIBERT, « L'avènement de la critique biblique et son exigence théologique », *Gregorianum* 92, 4 (2011), p. 756-767, ici p. 758.

Au cours du XVII^e siècle, le travail critique s'intensifie et se réfléchit principalement avec l'oratorien **Richard Simon** (1638-1712) qui publie en 1678 *L'histoire critique du Vieux Testament* (il se demande par exemple si Moïse était réellement l'auteur du Pentateuque, y compris du récit de sa mort et de son enterrement en Dt 34 ? Non ! D'où la proposition de Simon d'envisager des textes divers rassemblés pour composer le Pentateuque) et en 1689 *L'histoire critique du texte du Nouveau Testament*. Il subit l'opposition de Bossuet, des protestants, de l'Oratoire, etc. même si, en fait, c'est tout un mouvement (« la république des Lettres ») qui participe à cette recherche. Richard Simon est aujourd'hui considéré comme le père de l'exégèse moderne.

Simon « détermine (d'une part) les fondements de l'approche critique de la Bible (et d'autre part) les principes fondamentaux de l'exercice critique dans sa quête de la vérité » (p. 762-763) :

- rechercher l'histoire des états du texte en étant attentif aux lieux et aux époques ;
- tenir compte des évolutions dans la langue ;
- resituer la Bible à l'intérieur d'un ensemble plus vaste d'écrits ;

⁴ Premières versions de la bible en français : 1534 : Olivetan ; 1555 : Castellion.

- chercher à résoudre les grandes 'difficultés' avec objectivité pour répondre aux objections ;
- chercher le sens littéral ;
- ne pas s'arrêter aux avis des autorités s'ils ne sont pas conformes à la vérité.

Le texte est bien produit de l'histoire et c'est dans cette approche qu'il faut rechercher sa vérité.

3. La crise moderniste (vers 1880-vers 1914)

Le XIX^e siècle fut le siècle de l'histoire et des historiens (en France notamment Jules Michelet (1798-1874), etc.). Les travaux des historiens impactent et l'histoire des premiers siècles du christianisme et le travail scientifique de lecture de la Bible.

A propos de l'histoire des premiers siècles du christianisme :

Louis Duchesne (1843-1922) enseigna à l'ICP l'histoire des premiers siècles du christianisme et constate que « le langage des Pères anté-nicéens est difficile à distinguer de ce qui, au temps de saint Augustin, eût été considéré comme hérétique... La doctrine qu'ils favorisaient était celle de la *génération temporelle* (du Verbe) ; elle consiste en ceci, que le Verbe divin n'était pas Fils de toute éternité, mais devint Fils avant la création du monde, pour être créateur du monde », Louis DUCHESNE, « Les témoins anté-nicéens du dogme de la Trinité », *Revue de sciences ecclésiastiques* (Lille), 5^{ème} série, VI, décembre 1882, p. 481-547, ici p. 506. Il est renvoyé de l'ICP en 1882-83, ses travaux sont mis à l'index en 1912 puis finalement réhabilités.

A propos du travail exégétique et des « études bibliques » :

Dès la fin du XIX^e siècle, PAPE LEON XIII, *Encyclique Providentissimus Deus*, 1893 : « Il est nécessaire aux professeurs d'Écriture sainte [...] de connaître les langues dans lesquelles les livres canoniques ont été initialement écrits [...] Il est évident que dans les questions historiques telle que l'origine et la conservation des ouvrages, le témoignage de l'histoire [...] doivent être recherchés et discutés avec le plus grand soin ». Le même Léon XIII créa en 1902 la Commission Biblique Pontificale.

Deux importants exégètes français ont marqué cette période : Alfred LOISY, *L'Évangile et l'Église*, 1903, suivi en 1904 du livre-réponse *Autour d'un petit livre* et Marie-Joseph LAGRANGE, op, qui créa en 1892 de la *Revue biblique* et introduisit le travail biblique en précisant que « tout ce qui peut contribuer à faire connaître la Bible : controverses, philologie des langues sémitiques, archéologie sacrée, bibliographie, théologie scolastique et mystique de l'Écriture sainte, histoire de l'exégèse, tout ce qui peut favoriser les études bibliques, doit trouver place dans la Revue » (*Revue biblique* n° 1, 1892, p. 10). Il publia en 1903 un ouvrage majeur *La méthode historique*, issu de six conférences données à Toulouse en 1902 (et la même année un commentaire sur le *livre des juges* et une étude sur les *religions sémitiques*). Il précise :

« Le danger [...] est de supposer que les auteurs sacrés croyaient à tout, imposaient tout comme la base [...]. Il faut distinguer. Il y a des cas où l'auteur sacré croit à la réalité des faits, veut qu'on y croie et considère ces faits comme la base nécessaire de son enseignement religieux et moral. Exemple : la mort et la résurrection de Jésus. Il y a des cas où les faits et l'ordre des faits sont à la base d'un enseignement religieux et cependant la réalité de cette apparence n'est pas indispensable pour que cet enseignement subsiste. Exemple : la création en six jours de vingt-quatre heures et le repos du sabbat [...]. La raison en est qu'il suffit que le fait énoncé puisse servir de type en raison même de la façon dont il est énoncé, sans qu'il soit nécessaire que la réalité réponde à l'énoncé », Marie-Joseph LAGRANGE, *Eclaircissement*, 1905, manuscrit, p. 66-67.

Ajouté au contexte français de la séparation Église/État en 1905, les modernistes, sauf MJ Lagrange, furent condamnés en 1907 (*Pascendi* ; serment anti-moderniste en 1910) et il fallut attendre 1943 pour que les orientations retenues soit validées par le pape Pie XII dans l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* et ensuite largement repris dans *Dei Verbum*.

B. Lire et interpréter : méthodes et acte

1. Les méthodes exégétiques

Commission biblique pontificale, *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, préface du cardinal Joseph Ratzinger, 15 avril 1993 (100 ans de *Providentissimus Deus* et 50 ans de *Divino Afflante Spiritu*).

Ce document permet de clarifier la situation de l'interprétation de la Bible « à un moment où la méthode historico-critique, de loin la plus répandue en exégèse, est remise en question au profit d'approches synchroniques ou spirituelles, à un moment aussi où se développent un grand nombre de méthodes nouvelles liées aux progrès des sciences humaines et à des changements de mentalité ou de préoccupations des lecteurs, à un moment enfin où le fondamentalisme (y compris catholique semble) faire des ravages », Camille FOCANT, « Recension », *Revue théologique de Louvain*, 25 (1994), p. 348-354, ici p. 348.

Si la **méthode historico-critique** est « nécessaire », « indispensable pour l'étude scientifique du sens des textes anciens », car elle permet la recherche du sens littéral, elle doit aussi être complétée par des « **approches synchroniques** » : méthodes d'analyse littéraire (rhétorique, narrative, sémiotique) ; approche canonique ; approche à partir des traditions juives ; approche sociologique ; approche psychologique et psychanalytique ; approche par l'anthropologie culturelle ; approches contextuelles (théologies de la libération, théologies féministes). Les questions d'interprétation sont à examiner à partir de **diverses théories herméneutiques** philosophiques, en tant qu'outils utiles.

En outre, la Tradition catholique, prenant acte que la Bible est elle-même **interprétation et réinterprétation**, « aborde les écrits bibliques avec une précompréhension qui unit étroitement la culture moderne scientifique et la tradition religieuse provenant d'Israël et de la communauté chrétienne primitive. Son interprétation se trouve par là en continuité avec le dynamisme d'interprétations qui se manifeste à l'intérieur même de la Bible et qui se prolonge ensuite dans la vie de l'Église » (*L'interprétation de la Bible dans l'Église*, p. 77).

Enfin, dans la vie de l'Église, l'interprétation marche de pair avec l'actualisation, en tenant compte de l'unité entre AT et NT et du sens spirituel qui ne doit pas être détaché du sens littéral. On peut considérer ce document comme « un véritable 'discours de la méthode' qu'un souci pastoral accompagne » (J.-P. VESCO, « Introduction », *Ibid.*, p. xxi).

2. L'acte de lecture

Lire la Bible fait partie des fondamentaux de la vie chrétienne, personnellement ou en groupe (voir les nombreux groupes bibliques). Avec Paul BEAUCHAMP, *Parler d'Écritures saintes*, Paris, Seuil, 1987, je propose de retenir deux convictions :

« La Bible est Parole de Dieu *et* elle est parole d'homme. [...]. La Bible est un livre multiple mais elle est *aussi* un livre un. Une vérité mais beaucoup d'aspects et, dans une certaine mesure, des contradictions. [Elle est] le livre d'un peuple, le livre d'une Église (avec ses divisions) *et* pourtant message universel, livre de tous les hommes. [...]. La Bible est un livre véridique, mais pourtant ses interprétations sont diverses ; [...] la Bible comporte l'Ancien et le Nouveau Testament. [...] Dans ces formules, pour chacun de ces contrastes, le mot important, c'est *et*. Un contraste ou un paradoxe est toujours quelque chose d'inconfortable. C'est pourquoi on essaie spontanément de s'en débarrasser. Par exemple, entre 'livre de Dieu' et 'livre de l'homme', on est tenté de choisir. Or, justement, ces deux aspects ne doivent pas s'exclure l'un l'autre et c'est leur union qui est belle » (p. 11-12, c'est l'auteur qui souligne).

Beauchamp se demande alors comment entrer dans le Livre ? « Or, quelqu'un a lu l'Écriture avant nous, (de sorte que) le Livre est relevé par une 'vive voix' qui sort et fait sortir du cercle de l'Écriture, non pas en ajoutant quelque chose mais en la transmettant, (c'est-à-dire) en la désignant comme Livre saint, en désignant ce qu'elle désigne et qui est le corps du Christ » (*Ibid.*, p. 43-44).

Annexe 1 : fin du cours du 6 décembre

2. Le Canon des Écritures

Le mot canon signifie roseau pour mesurer, d'où **règle**. Le canon des Écritures est la liste des livres reconnus d'une origine divine et d'une autorité infaillible. En ce sens, ils donnent la « règle de la foi et de la doctrine » ; ils sont qualifiés de canoniques en lien avec l'inspiration. Dès le II^e siècle, on constate un mouvement parallèle entre judaïsme (Torah écrite = Loi et Prophètes et Torah orale = Mishnah puis Talmud) et christianisme (Ancien et Nouveau Testaments).

Le texte le plus ancien, découvert à Milan en 1740, **le canon de Muratori**, donne la liste des « nouveaux » livres reçus par l'Église de Rome vers 180-190 : 4 évangiles ; Actes ; 7 épîtres de Paul (Co, Ga, Rm, Ep, Ph, Col, Th) et 2 autres (2Co et 2Th) ; Philémon, Tite, Timothée 1 et 2, Jude, Pierre 1 et 2, Jacques ; Jn 1, 2 et 3 ; Ap Jean, auxquels sont ajoutés Ap Pierre ; Pasteur d'Herma).

Des listes, qui font autorité, issues de la pratique des Églises, existent donc assez tôt. La délimitation magistérielle définitive est plus tardive : c'est le *Décret sur les livres saints* du concile de Trente en 1546.

Selon que l'on s'appuie sur la bible hébraïque ou la Bible des Septante (texte cité dans le NT), le canon vétérotestamentaire comprendra les livres deutérocanoniques ou pas (Judith, Tobie, Maccabées 3 et 4, Baruch 1 et 2, Baruch 6 (= lettre de Jérémie), sup. grec de Dn, sagesse de Salomon (Sagesse), sagesse de Ben Sirac (Siracide), sup. grec d'Esther). Le canon protestant ne contient pas les deutérocanoniques ; ils sont intégrés dans la dernière version de la TOB.

Le canon ne se trouve pas dans la Bible (il n'y a pas de table des matières !) ; autrement dit, c'est une « autorité » extérieure au texte même qui a délimité le livre par la fixation du canon. Cette « autorité » est à comprendre comme les Églises et les expériences de foi vécues dans les Églises. Ce qui conduit à s'interroger sur le rapport entre Écriture et Église.

Annexe 2 :

Thomas d'Aquin, *Somme théologique, Ia, a.2, q.1* : « La doctrine sacrée est-elle une science ?

Objections :

1. Toute science procède de principes évidents par eux-mêmes. Or les principes de la doctrine sacrée sont les articles de foi, qui ne sont pas de soi évidents, puisqu'ils ne sont pas admis par tous. "La foi n'est pas le partage de tous", dit l'Apôtre (2Th 3,2). La doctrine sacrée n'est donc pas une science.

2. Il n'y a pas de science du singulier. Or, la doctrine sacrée s'occupe de cas singuliers, par exemple des faits et gestes d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et d'autres choses semblables. Elle n'est donc pas une science.

En sens contraire, S. Augustin dit : "A cette science appartient cela seulement par quoi la foi très salutaire est engendrée, nourrie, défendue, corroborée", rôles qui ne peuvent être attribués qu'à la doctrine sacrée. Celle-ci est donc une science.

Réponse :

A coup sûr, **la doctrine sacrée est une science**. Mais, parmi les sciences, il en est de deux espèces. Certaines s'appuient sur des principes connus par la lumière naturelle de l'intelligence : telles l'arithmétique, la géométrie, etc. D'autres procèdent de principes qui sont connus à la lumière d'une science supérieure : comme la perspective à partir de principes reconnus en géométrie, et la musique à partir de principes connus par l'arithmétique. Et c'est de cette façon que la doctrine sacrée est une science. **Elle procède en effet de principes connus à la lumière d'une science de Dieu et des bienheureux**. Et comme la musique fait confiance aux principes qui lui sont livrés par l'arithmétique, ainsi **la doctrine sacrée accorde foi aux principes révélés par Dieu**.

Solutions :

1. Les principes de toute science, ou sont évidents par eux-mêmes, ou se ramènent à la connaissance d'une science supérieure. Et ce dernier cas est celui des principes de la doctrine sacrée, comme on vient de le dire.

2. S'il arrive que des **faits singuliers** soient rapportés dans la doctrine sacrée, ce n'est pas à titre d'objet d'étude principal : ils sont introduits soit comme des exemples de vie, qu'invoquent les sciences morales, soit pour établir l'autorité des hommes par qui nous arrive **la révélation divine, fondement même de l'Écriture ou de la doctrine sacrée**. »

Annexe 3 : datation des 27 livres du NT

Livre	Accord sur une datation	ref. fragment de papyrus (date du fragment le plus ancien)
Mc	60-75	P45 (vers 250)
Mt	70-100	P104 (entre 150-200)
Lc	80-100	P4
Jn	80-110	P52 (vers 130)
Ac	80-100	P29
Rm	57-58	P46 (vers 200)
1Co	56-57	P46 (vers 200)
2Co	57	P46 (vers 200)
Ga	fin années 40 ou 54-57	P46 (vers 200)
Ep	années 60 ou 90	P46 (vers 200)
Ph	56-63	P46 (vers 200)
Col	54-63 ou vers 80	P46 (vers 200)
1Th	50-51	P46 (vers 200)
2Th	51-52	P92 (III ^e ou IV ^e siècle)
1Tm	vers 65 ou 100	Codex Sinaiticus (IV ^e siècle)
2Tm	années 60 ou 100	Codex Sinaiticus (IV ^e siècle)
Tt	vers 65 ou 100	P32 (vers 200)
Phm	55-63	P87 (fin II ^e ou début III ^e siècle)
He	années 60 ou 80	P46 (vers 200)
Jc	62 ou 80-90	P20 et P23 (III ^e siècle)
1P	60-96	P72 (III ^e ou IV ^e siècle)
2P	vers 130	P72 (III ^e ou IV ^e siècle)
1Jn	90-100	P9 (III ^e siècle)
2Jn	90-100	
3Jn	peu après 100	
Jude	90-100	P72 (III ^e ou IV ^e siècle)
Ap	68-70 ou 89-96	P98 (fin II ^e siècle)

Synthèse dans Raymond E. BROWN, *Que sait-on du Nouveau Testament ?*, Paris, Bayard, 2011 (1^{ère} éd. 1997 : américain), 921 p. (source wikipédia)